

“Si l’on pouvait ramener ainsi tous les mots de notre langue à leur première origine”¹

XAVIER-LAURENT SALVADOR
Università di Bologna

La rédaction du présent article a été guidée par le souci de poursuivre une réflexion que nous avons entreprise il y a de cela quelques années autour de la notion d’“étymologie” (Salvador 2005). Elle fait également suite aux exposés que nous avons déjà eu l’occasion de produire au sein de l’aimable assemblée du CIRSIL sur l’usage qui était fait, en contexte didactique, des étymologies dans les traductions qui ont été faites de la Bible au Moyen Âge (Salvador 2003). Elle se nourrit enfin de quelques lectures curieuses d’ouvrages plus ou moins récents consacrés à l’étymologie depuis Champollion et jusqu’à Bernard Sergent. Nous avons souhaité de manière subjective et tout à fait désinvolte mettre à jour dans le discours moderne des scientifiques certains traits qui, voulant trancher définitivement et mettre la “science étymologique” du côté des sciences dures, loin du travail interprétatif et poétique d’un Isidore de Séville par exemple, n’échappent pourtant pas à certaines tentations universelles qui montrent que le débat entre archéologues du mot et philosophes est loin d’être résolu. Nous montrerons que ce souci d’avoir le dernier mot est vraisemblablement le moteur d’une quête du sens pour chaque époque de l’histoire des hommes.

Nous ajoutons enfin qu’au moment de parler devant des spécialistes de renom comme Josette Rey-Debove, Jacqueline Picoche ou Claude Thomasset nous ne pouvions faire autrement qu’esquisser une matière largement connue et excuser par l’humour la prétention de nos ambitions. Notre démarche ne se situera donc pas dans une perspective linguistique traditionnelle qui viendrait mettre en cause, appuyer ou infirmer, les méthodes aujourd’hui adoptées par les chercheurs mais plutôt dans un cadre de réflexion qui relèverait de l’histoire des sciences plus

¹ Nous reprenons en titre de cet article la citation de Champollion dans la préface du dictionnaire de Roquefort sur laquelle nous reviendrons.

propre également à intéresser les didacticiens de la langue ici réunis.

En s'interrogeant sur la vérité du discours étymologique, on en vient nécessairement à poser la question du motif de la quête des chercheurs qui ont travaillé à rendre accessible la connaissance qu'ils avaient de l'histoire des mots. Et il est toujours intéressant de rappeler que si chaque auteur d'un dictionnaire étymologique présente une histoire complète des mots de la langue *mis au goût de son temps*, il s'inscrit lui-même au sein d'une longue théorie d'auteurs qui, avant lui, avaient déjà accompli tout ou partie du travail. Et chaque nouvelle édition d'un dictionnaire se conçoit alors comme un double travail de rectification de la norme adoptée par une société donnée et comme une tentative d'aller plus loin dans le recul des horizons du mot. C'est d'ailleurs le constat que formule parfaitement monsieur de Roquefort (1829) lorsqu'il entreprend, oserais-je dire au début de l'ère scientifique et archéologique de l'étymologie, son propre dictionnaire:

En examinant les ouvrages de Budé, de Baïf, des Estienne, de Nicot, de Péron, de Borel, de Sylvius, de Picard, de Tripault, de Guichard, du père Labbé, de Pezrou, de Cazeneuve, de Moysart de Brioux, de Ménage, de Leduchat et Bernard de la Monnaye, du Président de Brosses, de Court de Gébelin, on voit des auteurs qui, à côté de quelques heureuses découvertes, présentent les erreurs les plus graves (Nous citons la préface de Champollion).

Le but de son ouvrage est donc clairement affirmé dès la préface: corriger des erreurs communément admises, établir un discours de vérité, de transparence qui efface les incorrections d'autres chercheurs et qui fasse apparaître à la lumière de l'éclairage des sciences positives la vérité contenue dans les mots – ce qui est plus une archéologie qu'une étymologie. Toutefois on me pardonnera d'ajouter que le discours qui consiste à faire des méthodes de la philologie des piliers solides en cela comparable aux documents de l'historien ou aux faits constatés par les sciences dures est avant tout une métaphore dont le lieu de comparaison est le "mot", unité de travail d'autant plus floue qu'elle repose sur la perception moderne que les sujets parlants en ont. C'est le point de vue que défendait il y a un instant Josette Rey-Debove et contre lequel Jacqueline Picoche s'insurgeait. Et il est indéniable que vouloir faire admettre pour certains que l'établissement de la vérité du sens original, voire originel, des mots puisse être le fruit d'une enquête, c'est-à-dire d'une histoire, voilà qui mériterait d'être établi clairement car sans cela les méthodes cabalistiques de réflexion par assonances sont tout aussi rentables en matière de sens que ne le sont les longues séries d'étymons reconstitués des auteurs modernes. Et quand bien même ce travail serait-

il fait, encore conviendrait-il d’en comprendre l’enjeu. C’est pourquoi Champollion prend-il bien soin, au moment de rédiger la préface du dictionnaire de Roquefort d’en préciser la portée:

Si l’on pouvait ramener ainsi tous les mots de notre langue à leur première origine, n’offrirait-on pas à la fois et le moyen de les mieux comprendre et celui de donner à de nouvelles créations de mots toute la régularité qu’exige une langue bien faite? [...] J’ai toujours été surpris que, dans le mode d’éducation suivi en France, on n’ait jamais songé à expliquer aux élèves les noms barbares employés dans les grammaires (*ibid.*).

Les enjeux sont donc au nombre de deux: faciliter la compréhension de la langue pour les lecteurs *homéoglottes* et proposer un modèle de création lexicale. Il est curieux de constater combien ces enjeux semblent modestes par rapport à la véritable portée politique de l’ouvrage que soulignait l’auteur lui-même dans le préambule que nous citons: corriger, révéler le sens véritable des mots que les sujets parlants ne maîtrisent évidemment pas et qu’il est nécessaire de leur révéler afin de les instruire du sens véritable des discours qu’ils profèrent sans toutefois les comprendre. Lorsque Champollion souhaite “ramener les mots à leur première origine”, ne faut-il pas comprendre qu’il souhaite en quelque sorte “dépoussiérer la langue”? Lui rendre la vertu et le lustre que le temps lui a fait perdre? Et par là même ne doit-on pas comprendre que l’idéologie fondamentalement réactionnaire du travail philologique qui sous-tend l’écriture d’un tel dictionnaire n’a pas pour autre mission que de sauver une langue corrompue par la modernité? Il semble en effet évident que derrière l’attitude passive des chercheurs en quête d’étymologie qui ne cherchent qu’à faire surgir une vérité enfouie dans l’histoire des mots se manifeste progressivement le souci philosophique de faire apparaître le discours de vérité que l’étymologie de “l’étymologie” (de *etymos*, le vrai et *logos*, le discours) promettait, un discours qui touche à la quête des origines et en un mot, à la Genèse. Toutes les figures scientifiques employées par les étymologistes comme la métaphore des strates linguistiques ou des étymons parents de la langue découlent de cette idée qu’il y a un horizon fondamentalement accessible, quoique caché derrière le masque de la modernité que chaque époque redéfinit sans cesse, une origine primitive, une langue paternelle, adamique qu’il doit pouvoir être possible d’entendre. C’est pourquoi Champollion, dans le même ouvrage, s’astreint avec raison à fixer un horizon qu’il est facile de discerner pour la langue française (le latin):

Nous allons donc exposer sommairement les principes les plus utiles de la science des étymologies [...] Outre les mots, notre langue a aussi sa constitution grammaticale [...] essence même de la science étymologique. Ignorer ces règles, c'est vouloir analyser cliniquement une substance solide à coups de marteau [...] Au sujet du mot français, il suffit de remonter au latin (préface de Champollion: 32).

C'est pourquoi, disions-nous encore, il n'est pas étonnant de voir qu'aussitôt il ajoute "l'étymologie n'étant pas tenue de poursuivre jusqu'à son **origine primitive**", étant bien entendu qu'il existe – forcément – une origine primitive, antérieure qui ne saurait être autre chose que le reflet des temps d'avant Babel où les langues étaient contenues en puissance dans une langue unique dont les langues modernes seraient héritières. La grammaire qui est universelle – et c'est pour cela que Champollion ne l'oublie pas dans son discours introductif – en est la preuve fondamentale.

"Latin" avez-vous dit?

Je souhaiterais poursuivre cette enquête en prenant l'exemple du dictionnaire rédigé dans des temps contemporains de ceux où Champollion écrit, à savoir le dictionnaire de Charles Nisard. C'est un choix là encore profondément subjectif, et fort divertissant, qui sert bien la démonstration que je souhaiterais conduire ici, à savoir qu'il n'est rien de plus politisé et de plus subjectif que l'idée que chaque société se fait de l'étymologie en vertu du fait que cette dernière est simplement une façon formelle que chaque époque a eue de représenter ou plutôt de mettre en forme son mythe de l'origine. Nos époques modernes ont choisi la voie des sciences dures, héritières en cela du positivisme, pour symboliser la nécessaire rigueur qui doit conduire le scientifique, ce héros des temps modernes, dans les entrailles de l'histoire des hommes. Il n'est pas si loin le temps où ce héros était un philosophe, un lettré, un clerc, un guerrier, un homme en arme ou un Prométhée. C'est là l'étymologie du mythe, mais nous y reviendrons. Le latin constitue donc pour nos héros, pardon, nos chercheurs, un horizon conventionnel. Charles Nisard, dans la préface de son ouvrage en est pour le moins certain, c'est d'ailleurs une évidence communément admise et lorsque l'on a répondu à la question: "d'où vient l'homme?" en disant: "de *homo*", on a tout dit.

Dans une recherche aussi agréable qu'instructive des étymologies de la langue française, il est difficile d'avoir une méthode autre que celle qui s'appuie sur le latin [...]. La méthode la plus rationnelle, celle qui part du latin,

trouvait à peine grâce aux yeux des hardis novateurs pour qui toute opération reçue est un préjugé, et leurs propres inventions, des découvertes (Nisard 1863: 87).

Toutefois, puisqu’il nous faut suivre la métaphore communément employée du “chemin de la vérité”, notre auteur semble plus présomptueux que ne l’était Champollion lorsqu’il affirme qu’il faut se donner l’audace nécessaire pour faire reculer l’horizon d’attente de la recherche étymologique au second palier de l’évolution de la langue:

Pour un mot français, il n’y a qu’une voie à suivre: rechercher la forme ancienne, s’il en existe une, mettre à côté toutes les formes qu’on peut recueillir dans les autres langues et dans les patois ; puis de là essayer de remonter au radical latin, germain ou celtique (É. Littré, *Histoire de la langue française*: 11).

Il ajoute d’ailleurs dans le même paragraphe: “L’étude de la généalogie des mots est donc en soi excellente, et la méthode par progression ascendante est la seule bonne à appliquer”. Charmé par autant d’audace chevaleresque, observons les résultats de sa méthode à travers la lecture de deux articles rédigés, le premier dans la préface:

J’ai toujours conservé parmi mes souvenirs d’enfance celui-ci, qui date de l’invasion de 1815: les populations de Bourgogne où vivait ma famille mêlaient à leur français en patois un certain nombre de mots allemands [...]. Ainsi, on dit à un enfant “*schloff*” (de “*schlaffen*”) pour “va te coucher”; “*oufte*” ou “*ouste*” (corruption d’“*aufschten*”) pour “lève-toi”; si on menace de le battre, on lui dira “je vais te *schalguer*” (de “*schalgen*”). S’il vagabonde, on l’appellera “*gauchou*” (corruption de “*vaudere*”); s’il est criard et têtu, on le qualifiera d’“*inre*” - qui vient de la prononciation mal imitée de “*ein schrener*”; le peuple désigne le cordonnier sous le nom de “*choumac*” (“*schulzmacher*”) (Nisard 1863: 90).

On voit ainsi que l’enquête de terrain et l’intuition du sujet parlant peuvent parfois se substituer au travail de bibliothèque. Le second exemple, en ce qu’il est canonique, est plus instructif. Il s’agit de l’entrée “voyou” où il est écrit ceci:

“Voyou” vient en effet de “loup garou” dans les villages de l’Artois, on entend dire souvent en manière de juron “Vainlain warou”; “louwarou” ou “loup garou” en Picardie; “loueroux” / “leuwaroux-démon” [Suit une citation de *L’évangile des Quenouilles*]. On dit en Bourgogne: “crier comme un voirou” / “ou voirlou” [Suit une citation d’Aimé Piron tirée du *Lai trope gaillarde de vaigneron* de 1703: “Que dit-on d’homme jaloux? Que c’est un

lou warou”] (Nisard 1863, article “voyou”)².

Au delà du caractère intuitif du travail de Nisard, et en un mot attachant de cette démonstration, il est important de souligner qu’un tel article est révélateur de l’idéologie de la vérité qui sous tend le travail de son auteur. L’accumulation de références aux dialectes français, les nombreuses références non documentées aux expressions ou à quelques citations littéraires d’œuvres d’origine populaire montrent que C. Nisard situe l’origine des mots dans les parlers populaires, parlers qui constituent le pendant complémentaire de la langue culte des salons et des universités. C’est dans la connaissance et la maîtrise de ces dialectes que peut se situer la saisie de la “vérité vraie” de l’origine des mots de sorte qu’à une vérité archéologique, pourtant protestée par la préface et qui serait conforme aux attentes du public, un tel ouvrage substitue un recueil de traditions folkloriques qui semble efficace pour l’illustration des associations d’idées du temps présent. Autrement dit, l’article “voyou” de ce dictionnaire n’a pas grande valeur du point de vue de la philologie contemporaine, mais il illustre parfaitement l’idée selon laquelle le *voyou*, l’homme qui vagabonde sur la *voie* publique, peut être perçu dans les milieux populaires comme un être asocial et déshumanisé ce qui, du point de vue des études folkloriques, est générateur d’idées nouvelles. C. Nisard, mais sans le savoir, renoue avec une tradition euphonique de l’étymologie pratiquée par le Moyen Âge.

L’étymologie de l’étymologie

Enfin, nous voyons se dessiner un panorama des études étymologiques, panorama très subjectif toutefois, dans lequel le travail “étymologique” se confond avec une métaphore globale d’une enquête historique sur le sens archéologique des langues d’après Babel. C’est le point de vue que définit somme toute le très moderne professeur Malkiel lorsqu’il rappelle:

The point is that etymology has tended to mean [...] entirely different things to successive generations of scholars [...] from antiquity to the concluding years [...] About sixty years ago, these fine french scholars Alfred Ernout and Antoine Meillet gave their unsurpassed etymological dictionary the revealing subtitle *Histoire des mots* [...] I myself initially toyed with the idea

² Ajoutons que d’ordinaire les dictionnaires font dériver “garou” ou “voirou” de la racine “wer” qui a donné “wolf” en anglais. C. Nisard y préfère l’origine grecque “lukos agrios”, qu’il traduit “aller en garouage”.

of smuggling into the title the phrase Lexical Archeology (1993: 5; nos caractères italiques).

“Archéologie lexicale” par opposition à “étymologie”: voilà qui permet de comprendre une fois pour toute que la quête de la vérité (*etymos*) ne peut pas ou ne doit pas se confondre avec une quête des origines (*arche*) et que confondre l’une et l’autre finit par d’une part discréditer le remarquable travail ésotérique mis en place par toute la cabale médiévale ou renaissante et d’autre part par affubler les scientifiques des temps modernes d’une mystique à laquelle bien souvent ils sont étrangers. C’est pourquoi nous rejoignons pleinement l’idée du même auteur lorsqu’il ajoute:

Basically, etymology always meant something approximating to the paraphrase “original meaning”. The core meaning of a message can be imagined as something endowed with magic message (*ibid.*: 6).

Le message magique dont parle Malkiel, le geste augural du père fondateur des civilisations et des langues est loin d’être absent du motif de la quête des ouvrages modernes qui ont assigné à leurs recherches un terme définitif et non plus un horizon à atteindre: le geste radical de Cratyle. Tout commence donc avec les indo-européens, et Bernard Sergent nous rappelle que dans la description de cette langue par définition inaccessible, il y a plusieurs niveaux:

Les connaissances actuelles permettent de distinguer deux plans dans l’étude linguistique de l’indo-européen commun et trois étapes dans l’histoire. Le premier des deux plans correspond à la langue commune reconstituée à la suite des travaux de phonétique et de grammaire comparée: Brugman, Hirt, Meillet. Le second niveau est celui où s’analysent les fondements phonétiques, lexicaux, morphologiques de la langue: préparée dès la fin du XIX^e siècle par les recherches sur les racines et sur les origines de certaines alternances vocaliques (Saussure), cette enquête a reçu un renfort décisif de la découverte au XIX^e de l’anatolien et de l’arsî-kuc. De cet indo-européen-là, l’utilité est principalement étymologique. Meillet, Jerzy Kurylowicz, Émile Benveniste ont été les initiateurs [...] (1995: 151).

Nous disions précédemment “par définition inaccessible” dans la mesure où la communauté des chercheurs admet généralement, à la suite par exemple de Françoise Bader, que “la toute première unité indo-européenne, celle où les locuteurs formaient une seule tribu, nous est inconnue, et est – vraisemblablement – inconnaisable”. Pourtant, il est difficile de se résigner à ne pas savoir, et voici que surgissent l’étymologie des étymologies dans des ouvrages comme ceux d’Helmut Rix:

[Il y a un] rapport étymologique entre le nom du chiffre *penkwe, “cinq” et le poing: le nom de cinq viendrait du nombre de doigts total de la main [...] Enfin Helmut Rix a proposé une belle étymologie au nombre “mille”, *gheslo [qui dériverait] de *ghs, “la main” car la contenance du creux de la main est approximativement de mille grains³

Tout était dans le geste des pères de la tribu primitive. Plus de mystique, plus de Prométhée apportant le feu aux hommes, mais un geste de commerçant ou de sédentaire forcément agricole. Notre société construit l’image de son origine et l’étymologie que nul document ne viendra corroborer est à l’image du mythe créé par notre temps. Et c’est bien là l’enjeu de cette hésitation entre “commencement” du mot et “vérité” du discours: la représentation politique de la forme du motif de la quête de l’origine qui permettrait, comme écrivait Champollion, de “ramener les mots à leur première origine” dans une représentation idéale d’une saisie immédiate du sens qui ferait à la manière du geste ostenso-performatif économie de l’expression.

BIBLIOGRAPHIE

- MALKIEL Y. (1993), *Etymology*, Cambridge, Cambridge University Press.
- MARTINET F. (1986), *Des steppes aux océans*, Paris, Payot.
- NISARD C. (1863), *Curiosités de l’étymologie française avec l’explication de quelques proverbes et dictons populaires*, Paris, Hachette.
- RIX H. (1991), “Urindogermanische *gheslo in der Südindogermanischen Aüsdruchen für 1000”, in *Lambert Isebaert Studia Etymologica Indoeuropa in memoriam A. J. Windekens*, Louvain, 225-531.
- ROQUEFORT B. DE (1829), *Dictionnaire étymologique de la langue française où les mots sont classés par famille*, Paris, Decouchaut.
- SALVADOR X.-L. (2003), “Les Biblismes, un système de définition original du lexique dans le discours pédagogique de la Bible Historiale”, in *Quaderni del CIRSIL 2*, <http://www.lingue.unibo.it/cirsil> (Bologna, CLUEB, 2005, 79-94).
- SALVADOR X.-L. (2005), “Une autre définition de l’étymologie: dire le vrai dans la Bible au Moyen Âge”, in *Par les mots et les textes. Mélanges en l’honneur de Claude Thomasset*, Paris, PUF, 663-677.
- SERGENT B. (1995), *Les indo-européens. Histoire, langues, mythes*, Paris, Payot.

³ Martinet 1986, cité par Sergent 1995. Voir à ce propos Rix 1991.